

JÓN SVENSSON

NONNI
IX

COMMENT NONNI
TROUVA LE BONHEUR

ADAPTATION
DE
MADELEINE PINARD DE LA BOULLAYE

PRÉFACE DE PAUL BOURGET
de l'académie française

Illustrations de Cyril

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi
– 2010 –

LA COLLECTION

Nonni

- I. Nonni – Premières Aventures
- II. Nonni – En Mer
- III. Nonni – A Copenhague
- IV. Nonni – Part en Suède
- V. Nonni – Jours ensoleillés
- VI. Nonni – Aventures à Skipalon
- VII. Nonni – Prisonnier
- VIII. Nonni – S'évade
- IX. Nonni – Comment Nonni trouva le bonheur

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

CHAPITRE I

NONNI RÊVE DU VASTE UNIVERS

C'est en Islande, chez mes parents, que je passai les douze premières années de ma vie, — les plus heureuses.

Je grandis là comme une plante sauvage, au milieu des montagnes que baigne l'Océan, dans une nature à la fois grandiose et farouche, à peine touchée par la main des hommes.

Suivant la coutume du pays, on m'éleva dans une liberté presque absolue. Ainsi veut-on développer l'esprit d'initiative et contraindre les petits à se tirer d'affaire seuls, aussitôt que possible. Lointaine survivance des mœurs de nos ancêtres Normands : ils répugnaient à traiter l'enfant comme un être faible et sans caractère, réclamant une assistance continue.

Une telle liberté toutefois a ses limites. Obéissance et bonne conduite demeurent exigées ; on est inexorable sur ce point. Pour l'enfant, de son côté, c'est affaire d'honneur de ne pas trahir la confiance que l'on met en lui.

Je m'adaptais parfaitement à cette méthode. A sept ans, j'étais un garçon robuste et hardi.

L'équitation, indispensable en Islande pour tous, jeunes et vieux, du moins à cette époque, me fut enseignée. Je reçus de mon père un mignon cheval tout blanc, appelé Grani ; comme le célèbre coursier de Siegfried, le tueur de dragons.

Avec ma jolie bête aux pieds sûrs, je courais à ma fantaisie la contrée. M'arrivait-il, galopant par monts et par vaux, de visiter des fermes éloignées, toujours on m'accueillait de la plus aimable façon.

L'hospitalité compte parmi les vertus traditionnelles du peuple islandais.

Parfois, j'obtenais l'autorisation d'emmener mon jeune frère Manni ; il montait en croupe derrière moi, ferme sur ses étriers.

Les randonnées, à travers le pays splendide, n'étaient pas nos seuls divertissements. En face de la demeure de mes parents, s'étendait l'Océan Atlantique. Nous possédions un petit canot.

J'entreprenais souvent des promenades. Selon mon caprice, je ramais ou je hissais la voile, de temps en temps accompagné de Manni, lorsque j'en obtenais la permission.

Les risques étaient sérieux. Nos parents le savaient. Toutefois, ne trouvant pas ces sorties en mer au-dessus de nos capacités, ils nous laissaient partir. Plus d'une fois, je suis tombé à l'eau, assez fâcheusement même pour risquer d'y perdre la vie. Je sortais indemne de ces bains forcés.

Il advint que, dans une partie de canot fort audacieuse, Manni et moi fûmes entraînés par le courant et poussés en pleine mer. Nous voguons la nuit au milieu d'une troupe de baleines ! Ce n'est pas sans peine, on le conçoit, que nous sortîmes de là ! Mais quelle aventure palpitante¹ !

Malgré la grande liberté dont jouissent les enfants là-bas, il n'arrive pas plus d'accidents qu'ailleurs. Pour ma part, je revins sain et sauf de toutes mes escapades.

Je m'ébattais à souhait jusqu'à ma huitième année. Je ne fréquentais aucune école. Ma mère me donna les premières notions d'enseignement.

Que de choses intéressantes et instructives elle me racontait !

Ma sœur Bogga, un peu plus âgée que moi, la secondait fidèlement. Pourtant je ne savais pas lire. Cette science allait bientôt m'être révélée. L'ayant découverte par un singulier hasard, je me pris à l'étudier de mon propre chef, sans le secours de ma mère.

Voici comment :

Certain jour, un petit camarade, Arni, me glisse un papier plié en quatre : « Nonni, vite, vite, va trouver ta sœur, me dit-il ; remets-lui ceci de ma part. Qu'elle le lise surtout !

Je cours aussi rapidement que mes petites jambes le permettent auprès de Bogga et lui donne le message : « Il vient d'Arni, » soufflai-je.

Bogga déplie le feuillet, le contemple attentivement un moment, puis éclate de rire.

¹ Je l'ai narrée dans « Nonni et Manni en mer. »

Un simple bout de papier produire un tel résultat ! Surpris, je réclame des explications.

« C'est qu'Arni, vois-tu, m'écrit des choses bien amusantes ! »

Mon étonnement redouble. Je presse ma sœur de questions.

De bonne grâce, elle m'indique alors qu'au moyen de signes spéciaux, on arrive à traduire sa pensée, à la fixer sur le papier.

Je veux le constater de mes yeux. Bogga me montre le billet. J'ai beau le considérer avec attention, je n'y comprends rien.

Ce n'étaient que points et traits noirs, comme si une mouche se fut promenée là. Tout ceci me semble fabuleux.

« Bogga, Bogga, puisque tu sais, toi, apprends moi donc à lire ! »

Elle y consent et, avec le secours d'une jeune compagne, âgée de neuf ans, j'arrive à lire et à écrire en peu de temps.

Aussitôt en possession de mes nouveaux talents, une passion violente, insatiable, s'empare de moi : celle de la lecture ! Je ne sors presque plus ; volontiers maintenant, je reste à la maison, absorbé, ravi par mes découvertes. Mon père possédait une petite bibliothèque. Il me permit d'y puiser à mon gré.

Mes lectures se prolongeaient non seulement pendant le jour, mais aussi tard dans la soirée. Si vif est mon zèle, qu'il m'arrive de passer la nuit entière penché sur mon livre ; rien de plus facile ; je couchais sous le toit, dans une chambrette juste au-dessus de celle de mes parents. En été, nul souci de lumière, car les nuits chez nous sont aussi claires que le jour ; le soleil brille d'un splendide éclat.

Quels ouvrages ai-je dévorés alors ? Oh ! les livres les plus variés. Qu'on en juge : Homère. Virgile — traduits dans notre langue. Malgré toute mon application, je n'arrivais pas, naturellement, à comprendre grand'chose, mais je tenais de mon père que ces productions prenaient rang parmi les « œuvres immortelles » ; j'essayais d'en saisir l'originalité.

Les contes persans et arabes des Mille et une Nuits, plus intelligibles pour moi, m'ont charmé. Mon imagination devait s'en accroître. Je me suis plongé dans les merveilleuses Sagas, cette

floraison de la littérature islandaise, en son âge d'or. Elles ont imprégné à jamais mon esprit.

Également, je fis connaissance avec les chants de l'incomparable *Edda*. Leur majestueuse poésie, dont je n'avais cependant qu'une vague idée, m'emportait bien loin.

Dans une autre direction, un ouvrage, que l'on tenait alors pour un chef-d'œuvre, influença, lui aussi, ma sensibilité : la célèbre *Histoire Universelle* de Cautu, traduite de l'italien, dans une langue facile et, populaire ; elle fit mes délices.

Il s'y trouvait de longs développements sur les pays et les peuples européens. Combien de fois l'ai-je parcourue, toujours avec la même avidité, la même ardente attention. Ma lecture finie, un monde nouveau s'ouvrait devant moi ; j'avais entrevu d'autres terres que la chère Islande, mon univers jusqu'alors. Le monde m'apparaissait gigantesque. De l'autre côté de l'Atlantique, à une énorme distance, s'étendaient des pays et des empires bien plus vastes que mon île, la dépassant en beautés et richesses de toute sorte. Leur histoire remontait au fond des siècles : Scandinavie, Angleterre, France, Allemagne, Autriche. Espagne, Italie, bien d'autres encore.

En Angleterre, une ville considérable : Londres, était à elle seule plus peuplée que toute l'Islande !

La France avait Paris, la plus brillante métropole du monde, où vécut le génial conquérant et empereur Napoléon. Jeanne d'Arc était aussi française. Son épopée splendide m'avait rempli d'admiration.

L'Allemagne possédait un fleuve célèbre : le Rhin. Il coulait entre des coteaux agrestes et fleuris, couverts de vignobles renommés. Impressionnantes, des ruines de châteaux-forts dominaient encore le sommet de chaque colline. Il me fallait voir tout cela !

En Autriche, tel était le mélange des races, qu'on ne pouvait les compter.

L'Italie s'enorgueillissait de sa capitale Rome, marquée du sceau des siècles ; n'y voit-on pas la basilique St-Pierre et bien d'autres monuments uniques au monde. Le soleil est si ardent que

les gens brunissent. De même qu'en Espagne. Dans ce pays, un magnifique château, d'un genre particulier : l'*Alhambra*, retient l'admiration. Raisins et vins doux abondent.

Bref, ce monde charmeur, captivant, m'ensorcelait au point qu'excité par mes lectures, je fus pris d'un désir irrésistible et passionné de le visiter. Je voulais jouir de ces enchantements, connaître peuples et contrées.

Mon île ne semblait faire partie d'aucun monde. En effet, située au bout de l'univers, dans le cercle polaire nord, elle se perd à la limite septentrionale de l'Atlantique.

Je devais voyager, découvrir ces puissants empires, ces peuples nombreux. Si forte devint mon envie, que je ne pouvais plus m'en délivrer.

J'y songeais nuit et jour, cherchant le moyen d'exécuter mon dessein.

Enfin, je crus avoir trouvé.

Sur la mer, en face de la maison, des vaisseaux étrangers jetaient l'ancre pour se reposer. Le plus simple, pensai-je, serait de me rendre dans mon canot auprès de l'un ou de l'autre et de me présenter au capitaine en qualité de mousse. — Je commencerais de la sorte, mon tour du monde.

Consultés, mes parents ne voulurent rien entendre. Je dus me soumettre. Mon désir de parcourir l'univers n'en devint que plus impérieux.

Le temps passe. Avec un zèle infatigable, je continue à m'enrichir de nouvelles connaissances, sans toutefois renoncer à mes jeux de plein air, dans la libre nature de Dieu !...

Mais mon envie de voyager dominait tout le reste. Les mystérieux voiles d'or qui enveloppaient les récits des Mille et une Nuits s'étendaient aussi sur les riches cités, où je voulais porter mes pas.

Je les voyais luire et scintiller dans je ne sais quelle radieuse atmosphère. Que n'éprouverais-je pas dans ce monde ensorceleur ? Peut-être m'arriverait-il les mêmes aventures qu'au petit prince arabe des contes bleus ?

Ah ! qui pouvait savoir ce qui m'advierait, à moi aussi !

Peut-être gagnerais-je un royaume, comme quelques-uns de mes héros !...

A mon imagination, tout semblait possible...

CHAPITRE II

MA MÈRE ME CONSEILLE

N'y tenant plus, je finis par me rendre auprès de ma mère pour parler avec elle de mes rêves. Quand elle m'eut patiemment écouté : « Je comprends fort bien ton désir, Nonni, dit-elle. Tu as lu tant de choses intéressantes sur le monde et ses merveilles ; il est tout naturel que tu aspiras à les contempler de tes yeux.

— Alors, chère maman, pour un tel voyage, comment m'y prendre ? »

La réponse me fit une profonde impression.

« L'un de nous désire-t-il ardemment quelque chose, comme toi, par exemple, à la condition que ce ne soit ni mauvais, ni nuisible, ni stupide, mais bon et raisonnable, il peut arriver à son but. Un moyen sûr, infaillible est à notre disposition. »

On devine si j'étais attentif. Je supplie ma mère de m'enseigner cette manière.

« Avec grand plaisir, Nonni. Elle est aussi simple que facile. Pour parvenir à nos fins, il suffit de nous adresser à Dieu, de le prier.

« Le Seigneur est tout-puissant. Il peut tout nous donner. Infiniment bon, Il ne nous veut que du bien. N'a-t-Il pas formellement promis de nous accorder tout ce que nous lui demanderions ? »

Ma mère me regarde avec tendresse, s'arrête un instant, puis reprend, l'air grave : « Si tu as l'irrésistible envie de parcourir le monde, tu n'as qu'à prier le bon Dieu. Il t'exaucera certainement. »

Je fixe ma mère avec de grands yeux, et reste muet de surprise. Ce qu'elle venait de me révéler était si prodigieux, que je pouvais à peine le croire. Je craignais de n'avoir pas bien saisi.

Elle paraît deviner mon incertitude.

« Ce que j'avance, mon enfant, est la vérité. Tu peux avoir confiance. Je vais préciser.

« Comme je te l'ai déjà déclaré, Dieu nous accorde tout ce que nous lui demandons, dans la limite, bien entendu, des choses raisonnables, avantageuses et bonnes pour nous. Remarque bien encore ce trait particulier, quelquefois Il nous laisse attendre, désirer, supplier longtemps, très longtemps.

« Alors, voulons-nous obtenir grâce ou faveur, avant tout soyons patients. Persévérons, demandons et demandons encore, jusqu'à ce que le Seigneur daigne nous exaucer. Il n'est pas nécessaire que notre prière soit longue. Brève, mais répétée chaque jour avec ferveur, elle sera tout aussi favorablement accueillie.

« Même si la Providence tarde, ce n'est pas de mauvais augure, pas du tout ; seulement Dieu comble parfois nos vœux d'autre façon que nous ne l'avions prévu. »

J'écoutais ces paroles de ma mère comme une révélation céleste. J'étais enthousiasmé : je tenais la manière de réussir, enfin !

Ma résolution est prise. Je m'adresserai chaque jour à Dieu, et cela jusqu'à ce que je sois exaucé.

Afin de ne pas oublier cette prière quotidienne, je me propose de la dire chaque soir, avant de m'endormir.

Le jour même, je commence. Aucune formule spéciale : les mots qui me viennent à l'esprit : « Mon Dieu, disais-je le plus souvent, aide-moi à faire le tour du monde ; j'en ai un si vif désir ! »

Je m'endormais alors joyeux, ne doutant pas que mes vœux ne parviennent au Très-Haut, et même qu'Il n'ait déjà songé aux moyens et routes possibles pour me conduire au delà des mers, dans cet univers merveilleux des légendes.

Jours, semaines, mois s'écoulent... Rien n'arrive... Je ne perds pas courage ; je prie tous les soirs, sans exception. Une année a fui... Aucun signe favorable ne se manifeste.

C'est bien dur ! Ma mère me l'avait prédit, pensais-je pour me consoler. Dieu me fait un peu languir.

Toutefois, je persévère. Chaque soir, avec confiance, je répète ma courte prière, l'âme sereine, sûr du résultat final.

Des mois encore... toujours rien... La seconde année disparaît...

Je me répète : « Ma mère avait raison : Dieu ne se hâte pas. »
Et d'ajouter aussi vite : « Ce doit être bon signe ; la Providence me prépare quelque faveur particulière. » Fidèlement, je continue : troisième année...

Quelques mois passent encore...

Et puis...

Oui, ce qui suit est tellement incroyable que j'hésite presque à le narrer ici.

Comme un éclair dans un ciel sans nuages, la réponse de là-haut arrive... Magnifique, merveilleuse, elle dépasse de bien loin mon attente. Quelle exaltation !

Je vais raconter en peu de mots cet événement, l'un des plus extraordinaires de mon existence.

CHAPITRE III

Mr BAUDOIN ÉCRIT A MA MÈRE

C'était le 31 juillet 1870, dans la ravissante ville d'Akureyri, au nord de l'Islande. Nous prenions nos ébats sur la plage, devant notre maison, bâtie légèrement en hauteur, à quelque vingt-cinq mètres environ du rivage. Notre mère habitait avec nous. L'année précédente, nous avions perdu notre père. Maman nous élevait seule, avec vigilance et grande bonté.

Se montrait-elle sévère parfois, c'est que nous lui jouions des tours pendables. Quant à moi, l'incorrigible espiègle, je ne cessais pas.

Nous nous amusions donc. Ma sœur Bogga sort précipitamment de chez nous, se hâte vers notre petit groupe et, aussitôt, à portée, m'interpelle, l'air sérieux : « Nonni, tu dois aller tout de suite retrouver maman. Elle te réclame, ayant quelque chose de très — très important à te communiquer. »

Ma sœur avait insisté sur les derniers mots d'une façon singulière. Ce n'était point pour me rassurer !

Je pensais avoir commis quelque méfait. Sans doute devais-je en rendre compte : perspective, on le conçoit, assez peu réjouissante. Sur le moment, je ne trouve rien, au contraire. Me tournant alors vers ma sœur, l'estafette : « De quoi s'agit-il ? Le sais-tu Bogga ? »

Toujours sérieuse et solennelle : « Je le sais, oui, Nonni, mais je n'ai le droit de te rien dire. — Ce que je puis seulement t'apprendre, c'est qu'il s'agit d'une question particulièrement délicate et grave. »

Cette réponse, au lieu de me rassurer, m'effrayait davantage.

J'avance lentement vers la maison. Arrivé devant la porte, je reste indécis. Enfin j'entre et me dirige vers la pièce où se tient d'habitude ma mère ; j'attends un peu, puis je frappe.

« Entrez ! » J'ouvre en hésitant, parcours d'un coup d'œil le salon, puis regarde maman. Assise, elle cousait. J'examine son

visage. Il m'apparaît soucieux, mais non fâché. Impossible d'y rien lire, sinon sa bonté coutumière.

Je me tranquillisai.

Elle me fait signe de m'asseoir à son côté. Je prends une chaise et m'installe.

Ma mère débute :

« Tu aimerais recevoir une forte instruction, peut-être Nonni, fréquenter un collègue où l'on enseigne le grec et le latin ?

— Oh ! oui, mère, fis-je vivement. Depuis longtemps je caresse cette idée. »

J'entrevois mon entrée dans quelque grande école. A Reykjavik sans doute, notre capitale. N'était-ce pas la seule ville de l'île qui possédât un institut !

Le voyage était considérable à cette époque, Reykjavik se trouvant de l'autre côté du pays. Très excité, je demande : « Dois-je me rendre à Reykjavik pour étudier ? »

Silencieuse, maman me fixe. Puis, lentement, avec gravité : « Mon petit, il n'est question ni de cette ville, ni de son beau collègue. Il s'agit de bien autre chose ! »

Mon émotion domine ma curiosité. Sans voix, je regarde ma mère. Elle laisse sa couture et, se tournant vers moi : « Voici mon cher enfant : on te propose de poursuivre des études supérieures, non pas en Islande, mais dans ce monde lointain que tu désires tant connaître, dans un pays de l'Europe, réputé l'un des plus beaux, des plus riches, — au sein d'une région où le printemps règne presque continuellement, — où mûrissent les fruits les plus savoureux dont nous connaissons à peine le nom : oranges, figues, raisins, — où croissent partout d'élégants palmiers... Tu recevrais là une instruction très complète, dans un collègue renommé. »

Mon cœur bat... Je me demande si je rêve... Aucune parole ne peut franchir mes lèvres.

Quelques minutes plus tard, ma mère m'interroge : « Eh bien, Nonni, qu'en dis-tu ? L'offre te séduit-elle ? »

A grand'peine je maîtrise mon émotion pour balbutier : « Mère, comment est venue cette proposition ? Pourquoi tous ces détails ? — Ne peux-tu me nommer le pays où je dois me rendre ?

— Tu as le droit de me questionner, mon Nonni. Au surplus, je vais tout t'expliquer.

« Tu sais qu'à Reykjavik habite un prêtre français, du nom de Baudoin. Il débarqua de France, tout jeune abbé. C'est le seul catholique de l'île.

« Il connaît notre famille, étant venu dans le Nord récemment. Tu étais absent quand il me rendit visite. Il s'informa de mes enfants et me parla de toi. Fort distingué, il nous a fait à tous une excellente impression.

« Et voilà maintenant la surprise, Nonni

« Je reçois, aujourd'hui, une lettre fort aimable de Monsieur l'abbé Baudoin. Entre autres choses, il me parle de la communication d'un comte français, homme de valeur et de mérite, habitant Avignon.

« Ce comte est, paraît-il, très bon et très pieux. Il connaît l'Islande, son histoire, sa littérature. Les insulaires lui inspirent autant d'estime que d'intérêt.

« Pour la manifester, il aimerait faire venir près de lui deux jeunes garçons. Monsieur l'abbé Baudoin est prié de les choisir et de les inviter de sa part.

« Le comte s'engage à s'occuper d'eux comme s'ils étaient ses enfants. Il les fera instruire et élever chrétiennement dans la meilleure institution du lieu, recherchée par les grandes familles. Il veillera sur ses pupilles et s'occupera d'eux sous tous les rapports et en toutes circonstances. Tel est le contenu de la lettre de Monsieur Baudoin. »

Ma mère s'arrête. Elle attache ses regards sur moi. Je comprends que ce n'est pas fini, que le plus palpitant reste à dévoiler.

Après une petite pause, comme s'il lui en coûtait d'ajouter ces derniers mots, maman poursuit : « A la fin de sa missive, Nonni, Monsieur Baudoin me propose, — l'idée me séduisant, —

d'envoyer mon petit garçon, dont je lui ai parlé lors de sa visite, près de ce gentilhomme du midi.

« Tu es l'un des deux enfants invités là-bas !

« Dans cette affaire, où tu es personnellement intéressé, comme dans les autres du même genre, mon cher enfant, je te laisse tout à fait libre. Apprécie, décide. Vois si oui ou non tu te laisses tenter.

« Mais fais bien attention que tu te trouves en face d'une résolution qui engage en quelque mesure toute ta vie. »

Ma mère se tait, sans me quitter des yeux. J'étais si surpris, si bouleversé ! Je ne voyais trop que répondre.

Maman s'en rend compte. Elle continue donc : « Mon cher petit, certains détails qui te concernent spécialement t'intéresseront. Le comte pose cinq conditions pour le choix des candidats. Je vais te les énumérer :

« Premièrement : les deux enfants doivent avoir douze ans : c'est ton cas, puisque tu as douze ans accomplis.

« Deuxièmement : ne conviennent que des jeunes garçons sains : tu es robuste et de bonne trempe.

« Troisièmement : ils s'engageront à persévérer dans de sérieuses études.

« Quatrièmement : on souhaite des enfants innocents, à l'exclusion formelle de tout sujet gâté physiquement ou moralement.

« Cinquièmement : les jeunes gens seront de bonne famille.

« Eh bien, continue ma mère, vois-tu clair maintenant ? Que penses-tu de cette invitation du comte français ? Serais-tu disposé à l'accepter ? Grave décision sans doute. Je te conseille d'y réfléchir posément ; reste ici près de moi ; quand tu auras pesé le pour et le contre, tu me donneras ta réponse.

« Ce que tu choisiras, j'y souscris d'avance. Veux-tu rester ? Rien de plus facile : un autre garçon te remplacera. Si tu préfères partir, il conviendra de te mettre en route dans trois semaines environ. Ainsi le mentionne dans sa lettre Monsieur Baudoin.

« Sous peu, un petit voilier danois doit jeter l'ancre dans notre port. Il y séjournera quelque temps. C'est à son bord que tu feras

voile pour Copenhague, première étape de ton long voyage. Tu te reposeras de la traversée chez l'évêque de la ville.

« Ce bienveillant catholique s'occupera de la suite du parcours jusqu'à Avignon. Le comte français est en rapport avec lui déjà. Tu es maintenant instruit de tout, mon enfant. A toi le dernier mot. Réfléchis bien avant de le prononcer. »

Je m'adosse à la chaise et raisonne... comme en est capable un bambin d'une douzaine d'années !

Ainsi ma prière est exaucée : le monde s'ouvre devant moi. Je ne puis traduire mon enthousiasme !

L'injonction de ma mère est formelle : rester tranquille et réfléchir. Je me tiens donc silencieux — extérieurement — car cette merveilleuse communication m'a bouleversé.

Mon imagination m'entraîne d'abord vers les régions féeriques du Sud ensoleillé !... Puis, je vois le gentilhomme d'Avignon, le vaste collège, les nombreux élèves, visages bronzés, yeux noirs, tous vifs est rieurs. En leur compagnie, de solides études me permettront de mieux apprécier les auteurs entrevus par mes lectures. Je progresserai rapidement dans des sciences nouvelles, sous la direction de maîtres éminents. Quelle séduisante perspective ! Peut-être deviendrai-je moi-même un savant plus tard ?

Ainsi m'élançai-je vers l'avenir de rêve que j'entrevois. Telles furent mes premières réactions.

Je me redresse, prêt à donner à ma mère une réponse affirmative. Comme il me semblait juste ce « Oui ! »

Au même instant, je sens comme une main qui se pose sur ma poitrine et me force à l'immobilité. Une puissance mystérieuse pénètre mon âme, tout mon être, et déploie un voile sombre sur ces pensées enchanteresses.

Des ombres sinistres se dressent et glissent, menaçantes devant moi.

Une peur irraisonnée me saisit : les mauvais côtés de la grande aventure tout à coup m'épouvantent.

Mon Dieu, me disais-je, si c'est « Oui », et si je me laisse fasciner par cette étonnante proposition, que de tristesses vont s'amonceler !

Il me faudra quitter celle que je chéris d'une affection si tendre, le seul trésor que je possède sur cette terre — ma mère, — la quitter, non seulement pour quelques semaines, quelques mois, voire des années, mais sans doute pour toujours ! Cet univers lointain qui m'appelle me gardera certainement la vie entière. C'est l'abandon de tout ce qui m'est cher : mon petit Manni, Bogga, ma grande sœur, l'Islande, ma douce patrie, chacun de mes amis !

Ces cruelles réalités m'assaillaient avec une telle violence, elles me causaient une douleur si profonde, que mes larmes jaillirent, inondant bientôt mes joues.

Oui, ma peine était si vive, que je m'apprêtais à sauter de ma chaise, à me jeter dans les bras de ma mère, à lui crier un « Non » irrévocable...

Mais je n'avais pas eu le temps d'esquisser un geste, qu'une idée nouvelle, comme un coup de foudre, écarte les sombres nuages, pour faire place à un consentement clair et précis. Enfuis les doutes. Toute hésitation est abolie.

Mon Dieu, criai-je intérieurement dans un irrésistible élan, cette communication de ma mère, cette invitation du comte, ce voyage jusqu'au fond du continent, tout vient de toi, mon Dieu ! Tu as exaucé ma prière...

Pendant plus de deux années, je t'ai demandé jour après jour ton aide. Je croyais partir comme moussaillon sur l'un de ces nombreux navires étrangers... Tu t'es montré bien plus généreux : tu m'offres de voyager dans l'une des plus belles contrées du monde ; tu inspires à un homme distingué, riche, très pieux, de m'inviter ; il veut s'occuper de moi comme d'un fils. Je serai instruit avec les enfants des meilleures familles du pays. Ô mon Dieu, tu as tout prévu, tout arrangé. C'est toi qui te charge de Nonni et veux le conduire vers un bel avenir... Il ne m'est pas permis de dire « Non ». Je repousserais tes bienfaits. J'agirais contre ta volonté.

Cette illumination d'en-haut m'envahissait de plus en plus ; elle était si claire, si persuasive, que, poussé par une force supérieure, je me redressai brusquement et sautai au cou de ma mère en clamant un « Oui » ferme et décidé.

« Mère, certifiez-je, pleurant toujours, j'accepte l'invitation du comte. Je désire partir pour Avignon. »

Ma mère me regarde avec tendresse. Elle voit les larmes qui sillonnent mes joues et me demande pourquoi je pleure. Me pressant alors contre sa poitrine : « Mon cher petit, dit-elle, tu as choisi avec tact. Je suis de ton avis. Si ton père vivait encore, il le partagerait également. »

Je me rassieds sur la chaise auprès de maman. Elle reprend : « Tu pleures, Nonni ; j'en devine la cause. Il est dur à ton âge de s'éloigner de sa mère, peut-être pour toute la vie. Le sacrifice est aussi pénible, crois-moi, de voir son enfant quitter le foyer, sans doute, à jamais. La croix est pour chacun de nous, mon petit ami. J'ai la conviction que nous devons l'accepter. Il me semble que c'est Dieu qui l'exige et, en ce cas, nous ne saurions refuser. En tout et partout la volonté de Dieu doit être accomplie.

« Le Seigneur paraît avoir des vues spéciales sur toi, Nonni. Il a comblé tes vœux — et de quelle délicate façon ! Il a inspiré un gentilhomme du Midi de t'appeler près de lui. Cette attention vient plus de Dieu que du comte.

« Mon cher enfant, tu as fait preuve d'intelligence en agréant l'invitation du Très-Haut. Si la séparation aujourd'hui te paraît cruelle, console-toi ; ne crains rien. Tout ce qui t'arrivera par la suite sera pour ton bien. »

Ces paroles, comme un baume, apaisèrent ma douleur. Ce qui me frappait surtout, c'est que maman exprimait les mêmes pensées que j'avais reçues de Dieu lui-même.

Elle poursuivit : « Ton sort est décidé. Tu n'as plus que trois semaines à rester près de moi. Durant cette période, je vais m'occuper des préparatifs de ton voyage et réunir tout ce que tu dois emporter. Au plus tôt, je retiendrai ta place sur le petit voilier danois. De ton côté, chaque jour, tu iras à cheval prendre congé des familles amies de notre voisinage. »

A ces mots, ma mère se lève. Elle me congédie me recommandant d'étouffer mon chagrin pour redevenir vif et gai, comme de coutume. Je me range à ce conseil. Les jours suivants se passèrent en longues chevauchées et visites d'adieu.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I NONNI RÊVE DU VASTE UNIVERS.....	3
CHAPITRE II MA MÈRE ME CONSEILLE	9
CHAPITRE III MR BAUDOIN ÉCRIT A MA MÈRE	12
CHAPITRE IV NONNI PREND CONGE DE L'ISLANDE.....	20
CHAPITRE V LES DERNIERS CONSEILS D'UNE MÈRE.....	24
CHAPITRE VI LE JOUR LE PLUS DOULOUREUX DE NONNI	28
CHAPITRE VII EN HAUTE MER	32
CHAPITRE VIII NONNI COMBAT POUR SA LIBERTÉ	36
CHAPITRE IX IMPORTANTES DÉCOUVERTES	41
CHAPITRE X IMPRUDENCE DE NONNI.....	46
CHAPITRE XI CE QUE NONNI DÉCOUVRE DANS L'ÉGLISE.....	50
CHAPITRE XII NONNI CONTINUE SES RECHERCHES.....	55
CHAPITRE XIII NONNI EN FRANCE LA GUERRE FRANCO- ALLEMANDE EST TERMINÉE	65
CHAPITRE XIV NONNI RÉCLAME MANNI.....	72
CHAPITRE XV MANNI VIENT COMPLÉTER LE BONHEUR DE NONNI.	81
ISLANDE ÎLE DE FEU DANS LA MER MUGISSANTE	84